

autrement

Dounia BOUZAR
Farid BENYETTOU

Mon djihad

Itinéraire d'un repent



Mon djihad

Itinéraire d'un repentir

À 20 ans, on l'appelle « l'émir des Buttes-Chaumont ». Intimement lié à la filière française d'Al-Qaida, il devient le mentor des frères Kouachi. Comment ce jeune homme timide est-il devenu une des têtes pensantes du djihadisme français ? Par quels détours est-il finalement parvenu à se libérer du fanatisme religieux ?

Aujourd'hui, pour la première fois, Farid Benyettou raconte son engagement djihadiste et le long chemin de sa déradicalisation.

Un témoignage inédit porté par l'analyse lucide et rigoureuse de l'une des plus grandes expertes de l'embrigadement religieux.

Dounia Bouzar est anthropologue, spécialiste de l'analyse du fait religieux. Elle a fondé en avril 2014 le Centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'islam (CPDSI), qu'elle dirige. Elle a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Ma meilleure amie s'est fait embrigader* (La Martinière Jeunesse, 2016).

Farid Benyettou a été condamné en 2008 pour association de malfaiteurs en lien avec une entreprise terroriste. Après quatre ans d'incarcération, il a repris des études d'infirmier. Aujourd'hui, Farid travaille à la déradicalisation des jeunes aux côtés de Dounia Bouzar.

Mon djihad

Dounia Bouzar
Farid Benyettou

Mon djihad

Itinéraire d'un repentir

Éditions Autrement

*L'éditeur remercie Irène Gallois pour sa précieuse
collaboration.*

© Éditions Autrement, Paris, 2017.
www.autrement.com
ISBN : 978-2-7467-4507-0

Ce livre est dédié à tous les jeunes qui seraient tentés de croire que l'engagement dans le djihad mène à un monde meilleur et à tous ceux qui combattent ce fléau et qui pourraient penser que les djihadistes n'arriveront jamais à changer d'engagement.

L'amour est plus fort que la mort. C'est ça le vrai djihad : sauver des vies et non pas détruire au nom de Dieu.

D. B. et F. B.

Prologue

Une rencontre décisive
par Dounia Bouzar

La France est bouleversée non seulement par la mort des victimes des odieux attentats sur son sol depuis mars 2012, mais aussi par le nombre de jeunes Français qui, quelles que soient leurs origines, adhèrent à l'idéologie djihadiste. Constaté que de plus en plus de jeunes socialisés à l'école de la République cherchent à rejoindre les rangs de Daech déstabilise le pays. Découvrir que certains jeunes (de 12 à 30 ans), auparavant décrits comme « sans histoire », sont heureux à chaque attentat sur le territoire français, nous glace tous d'effroi. À l'époque de la suprématie d'Al-Qaida¹, ce mouvement paraissait plus éloigné et circonscrit. Ses membres s'attaquaient d'abord aux gouvernements qu'ils considéraient comme impies, et à ceux qui les servaient : militaires, policiers, politiques... Depuis que Daech² a planté son drapeau en

1. Entre 1998 et 2005.

2. Nous faisons le choix de nommer l'organisation djihadiste qui s'auto-nomme État islamique (EI) Daech, car nous ne validons pas cette dernière ni comme un État ni comme une entité

Irak et en Syrie en juin 2014, tous les commentateurs constatent que son influence s'accroît. Et « ces nouveaux djihadistes » considèrent que les simples citoyens sont complices de leurs gouvernements dans la mesure où ils paient des impôts et obéissent à des lois humaines. Les assassinats se multiplient au nom de Dieu de manière de plus en plus diversifiée et terrifiante, allant d'une cible isolée mais symbolique à la foule anonyme.

Farid Benyettou m'a contactée un peu avant les attentats de novembre 2015 à Paris, en proposant de m'aider à compléter la compréhension du processus de radicalisation djihadiste. Il s'agissait d'une période où l'on essayait de communiquer le moins possible sur la déradicalisation, afin d'éviter que Daech ne s'adapte à nos avancées en la matière. Cela agaçait certains journalistes qui, du coup, nous attaquaient frontalement sous différents prétextes. Ils voulaient fournir le scoop au grand public terrorisé, qui perdait ses repères. Nous avons refusé de participer à ce qui est devenu une « télé réalité du djihadisme », qu'elle soit relayée par les journaux d'informations en continu ou les réseaux sociaux. Dans une phase où personne n'avait de recul, il était fondamental de travailler humblement, de ne pas exposer les courageuses familles ayant fait confiance au CPDSI, de protéger leur anonymat et la confidentialité de leur

communautaire représentative de l'islam, mais uniquement sur ce qu'elle est : un groupe totalitaire. Ce terme sera employé partout dans le texte.

situation. Et si c'était à refaire, nous le referions. De nombreux journalistes n'arrivaient pourtant pas à comprendre que changer le nom et la voix du jeune ne garantissait pas son anonymat. Daech reconnaît ses recrues à leur histoire : celui qui a refusé de se marier, celui qui a refusé de combattre, etc. Face à notre refus de communiquer, de fausses informations circulaient, rebondissaient sur les réseaux sociaux et étaient reprises par les médias sur le net, sans qu'aucune affirmation ne soit documentée ou étayée. À peu près à la même époque, Mediapart¹ annonçait que nous refusions de répondre à Farid Benyettou alors que nous étions en plein travail avec lui. Non seulement nous lui avons répondu, mais nous l'avons embauché ! Certaines querelles politiques se sont également jouées sur notre nom. La sénatrice de l'opposition UDI, Nathalie Goulet, ne nous ménageait pas non plus : alors que notre protocole de sécurité nous interdisait de nous réunir à la même adresse deux jours de suite, elle nous reprochait de ne pas avoir de bureau et une adresse bien identifiée... Alors qu'un comité interministériel² contrôlait tous nos faits et gestes chaque mois, elle racontait partout que nous détournions des fonds publics sans aucun résultat³...

1. *Les Confidences de l'émir déchu des frères Kouachi*, par Matthieu Suc, publié sur Mediapart le 8 janvier 2016.

2. Ministères de l'Intérieur, de l'Éducation nationale, de la Santé, de la Ville, de la Justice avec également services du SG CIPD et de l'UCLAT.

3. Tous les bilans comptables, les rapports d'activité annuels et les rapports de certification du commissaire aux comptes ont été publiés, dès leur parution, sur le site du CPDSI : www.cpdsi.fr

Rajoutons à ce contexte tous ceux qui déclaraient qu'il était impossible de déradicaliser un djihadiste... Peu importait : nous serrions les dents et nous retournions tous les matins au combat. Nos réussites nous nourrissaient et les jeunes qui s'en sortaient nous aidaient à déradicaliser les suivants... Nous étions obligés d'avancer.

Quand nous avons désamorcé trois tentatives d'attentats sur le sol français dont un contre notre propre équipe, cela est devenu très angoissant. Daech nous avait clairement repérés et, contrairement aux polémiques françaises, ne doutait pas de notre efficacité. Au même moment, plusieurs individus ont tenté de nous approcher avec des fausses identités, ce que les services spécialisés ont appelé « tentatives d'infiltration ». On nous a demandé de déménager de manière urgente, moi, mais aussi toute ma famille et les membres de l'équipe. Les services spécialisés ont rigidifié mon protocole de sécurité et je suis passée en UCLAT 2. Je ne pouvais plus bouger sans six officiers au lieu de trois. Ils ont aussi imposé une protection à la chef d'équipe. C'était à la fois rassurant et anxiogène. Certains salariés, se retrouvant sans protection dans cette tension permanente, ont craqué et décidé de ne plus travailler au CPDSI.

Quand j'ai évoqué le nom de Farid Benyettou à notre comité interministériel, je me suis heurtée à un refus immédiat. Il était connu sous le nom du « leader de la filière des Buttes-Chaumont », autrement dit le mentor des frères Kouachi. Pour avoir embrigadé et mené au djihad quantité de jeunes, Farid avait écopé

de quatre ans de prison ferme. Depuis, il n'y avait pas d'éléments contre lui, mais tout le monde, magistrats et policiers, s'en méfiait énormément, du fait qu'il était un chef idéologique, et non pas un simple « exécutant du djihad ». Le ministère de l'Intérieur refusait qu'il nous approche. Cette interdiction était difficile pour moi, car cela signifiait qu'un ancien djihadiste stabilisé depuis plus de huit ans (depuis sa sortie de prison) restait un djihadiste à vie aux yeux de la société. Or nous étions mandatés pour perfectionner notre méthode de déradicalisation et la transmettre aux équipes des préfectures. Quel sens avait notre travail si par ailleurs, au bout de tant d'années, tout ancien djihadiste était encore considéré comme tel ?

J'avais donc besoin d'y voir plus clair et j'ai commencé par communiquer avec Farid par téléphone. Après quatre ans de prison, trois ans de questionnements puis trois ans de reprise d'études et deux ans d'interdiction d'exercer son nouveau métier d'infirmier, il voulait faire le point et aider les autres à lutter contre ce fléau. Il avait d'abord proposé ses services aux écoutants du Numéro Vert, sans succès. Il s'était ensuite tourné vers nous, en désespoir de cause.

Dès les premiers échanges, il m'a envoyé des écrits sur ses réflexions théologiques. Depuis les attentats de janvier 2015, il avait commencé un journal de bord qui s'intitulait *Pourquoi moi aussi je suis Charlie*. Sur la première page, il avait tracé un grand rectangle noir où étaient inscrits le prénom, le nom et la profession de chaque victime. Dès notre deuxième conversation, il m'a parlé d'un bouleversement intérieur lié aux

attentats commis par Mohammed Merah à Toulouse. J'ai tout de suite compris que les militaires et les enfants juifs étaient redevenus des humains à ses yeux, car je connaissais bien le processus de déshumanisation des victimes d'attentat opéré par le discours djihadiste. J'ai été touchée par son honnêteté : implicitement, il me confiait que sa déradicalisation n'était pas très ancienne...

Au début, il semblait dilué dans les textes religieux qu'il me citait à tout va. C'était comme s'il avait disparu, noyé sous le poids des arguments théologiques. Cela m'inquiétait car je savais bien que c'était justement un symptôme de la radicalité : la conviction envahit la globalité du psychisme et des affects de l'individu. L'individu n'existe plus en dehors de son idéologie. Je me suis mise à l'interroger sur ses ressentis. Surpris, il cherchait ses mots mais me répondait. J'avais l'impression qu'il se retrouvait lui-même au fil de mes questions. Nos conversations ont pris de l'ampleur : on se téléphonait plusieurs heures par semaines, et je reprenais là où l'on s'était arrêté.

Un jour, je lui ai proposé de témoigner de son parcours devant un jeune qui venait d'être incarcéré quelques semaines pour avoir tenté de rejoindre Daech. La première étape de notre méthode de déradicalisation s'appuie sur les proches du jeune : il s'agit de mettre en place une approche émotionnelle, afin de contrer l'embrigadement relationnel que nous avons repéré et analysé. La deuxième étape s'appuie, elle, sur l'intervention des repentis : il s'agit cette fois d'une approche cognitive, qui vise à contrer l'embri-

gagement idéologique, par le biais de la raison et non plus par celui de l'émotion. Pour chaque jeune embriqué, nous cherchions un repentir dont la motivation d'engagement correspondait. En effet, pour déradicaliser un jeune, il faut avoir cerné son motif d'engagement, autrement dit la mission que lui a fait miroiter Daech en fonction de son histoire personnelle. Farid avait gravi les mêmes étapes que Brian : il était passé des musulmans aux salafistes, puis des salafistes aux djihadistes. Ce n'est pas le cas de tous les radicaux. Certains passent directement de l'athéisme au djihadisme ! Et quantité de salafistes luttent contre les djihadistes... Tous les deux partageaient l'intime conviction d'être élus et de posséder la vérité et estimaient que la régénération du monde passerait par l'application de la charia (loi d'Allah). Une sorte de recherche de toute-puissance les avait attirés mais pas seulement : les deux hommes voulaient être utiles. J'avais l'habitude de cette contradiction : de nombreux jeunes passent de l'envie de sauver les Syriens massacrés par Bachar Al-Assad à la certitude qu'il faut exterminer tous ceux qui ne s'engagent pas avec eux pour le faire.

L'équipe avait bien expliqué le contexte à Farid : Brian, amené par ses parents, ignorait où il venait. Quand il allait entrer dans la salle que nous avions louée à cet effet, il devrait être happé par le témoignage de Farid qui ressemblait au sien. Il allait se reconnaître en miroir et accepter de s'asseoir, ne serait-ce que par curiosité. Entendre son histoire dans la bouche d'un autre, avec les mêmes noms de références d'émirs et de savants, le déstabiliserait.

Progressivement, Farid raconterait le décalage entre son utopie et la réalité de ce qu'il avait vécu, ses déceptions, ses doutes... Si tout fonctionnait bien, Brian pourrait conscientiser lui aussi ses premiers doutes, ce qui constituait notre accroche. Une fois que la fenêtre de son esprit s'ouvrirait, il reviendrait de lui-même poursuivre son auto-analyse avec nous pendant de nombreux mois. Car autant l'entrée en radicalité peut aller vite, autant la sortie prend du temps.

Cette première séance s'est très bien passée. Comme nous l'avions anticipé et conçu, Brian s'est identifié à Farid et s'est mis lui aussi à partager ses premiers doutes. Il m'a fallu du temps pour le conscientiser : tous les djihadistes, malgré la toute-puissance qu'ils recherchent et affichent, ont toujours des doutes au fond d'eux-mêmes, au moins sur la légitimité de tuer des civils... À chaque séance de déradicalisation, le nouveau venu exprime les siens. C'est toujours un moment intense : on a vraiment le sentiment que le jeune retrouve pendant ces quelques heures un peu de son individualité et de son libre arbitre. Il se remet à penser en dehors de son groupe, ce qui l'émeut lui-même. Au départ de nos travaux, nous pensions que la déradicalisation s'était complètement opérée pendant cette séance. Avec le temps, nous avons compris qu'une fois reparti, le jeune retombait souvent presque aussitôt dans son groupe radical qui resserrait d'autant plus son étau sur lui. C'est ainsi que nous avons mesuré l'importance de ce que nous appelons l'embrigadement relationnel :

l'adhésion du jeune à son groupe et l'absorption de son individualité au sein du collectif. Pour les adolescents, l'embrigadement relationnel est plus dur à combattre que l'embrigadement idéologique. Une fois qu'ils font le deuil de l'utopie djihadiste, reste à leur faire oublier ce sentiment d'exaltation de l'appartenance au groupe.

Farid décrit avec minutie cette ambivalence tout au long de son témoignage, ambivalence qui ne s'évapore finalement qu'aux derniers chapitres. Il n'a en effet réalisé la dimension relationnelle de son embrigadement que très récemment... Alors qu'il avait basé sa défense judiciaire sur le fait que le djihadisme n'est jamais le produit d'un embrigadement mais uniquement le résultat d'un engagement idéologique, il a compris que les deux s'étaient entremêlés durant son parcours. Je me souviens de Brian affirmant haut et fort : « À ma sortie de centre fermé, jamais je ne retournerai voir mon groupe ! » Farid a relevé la tête et lui a répondu : « Je me suis répété la même phrase pendant mes quatre ans de prison, et la première chose que j'ai faite en sortant, ça a été de retourner les voir ! » C'est en déradicalisant les jeunes du CPDSI et en écrivant ce livre que Farid a pris pleinement conscience de la force de son lien au groupe. C'est un classique : les hommes ont plus de mal que les femmes à reconnaître la dimension relationnelle dans leur engagement djihadiste. Il leur semble plus viril de se percevoir comme un héros de la résistance musulmane plutôt que d'avouer qu'un groupe les a rassurés sur leur rôle dans ce bas monde.

Lorsque j'ai commencé à étudier les conversations des jeunes avec leurs recruteurs et à les comparer aux techniques d'embrigadement de type sectaire (isolement de l'individu de son entourage socialisant, absorption au sein d'un groupe, remplacement de la raison par la répétition, utilisation de l'univers de l'adolescence dans les vidéos djihadistes, etc.¹), certains anciens djihadistes² m'ont directement attaquée : je n'avais rien compris à leur révolution. Cette analyse dérange aussi de nombreux journalistes ou « experts Twitter », tous masculins, plus ou moins consciemment fascinés par les djihadistes... Farid en faisait partie avant l'écriture de cet ouvrage, alors que maintenant, c'est probablement la personne qui déconstruit la superposition des deux phénomènes, relationnel et idéologique, le plus finement.

Cette complexité explique la difficulté des « experts » à se mettre d'accord sur l'analyse du phénomène. Les observateurs qui se basent sur les déclarations explicites des djihadistes n'arrivent pas aux mêmes résultats que les chercheurs qui ont accès à l'ensemble du processus de radicalisation, donc au

1. Dounia Bouzar, *Comment sortir de l'emprise djihadiste ?*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2015.

2. Mourad Benchellali, ancien détenu à Guantánamo, qui a pourtant décrit exactement ce que j'ai analysé : « On les a incités à partir et on leur a fait croire que c'était une bonne idée pour faire le bien. Ils sont donc partis avec de bonnes intentions malheureusement, mais c'est trop tard, car nous sommes dans une machine... » Extrait d'une conférence sur le Bondy Blog : <http://www.bondyblog.fr/201505030001/mourad-benchellali-ancien-detenu-de-guantanamo-livre-son-temoignage/#.V61eYGWxag>.

N° d'édition : L.69EHAN001074.N001
Dépôt légal : janvier 2017